

Non une catastrophe mais une promesse

Homélie pour le 33^e dimanche ordinaire (B), 15 novembre 2009

C'est un paroissien de Saint-Jean-Eudes à Charlesbourg, le docteur J.-E. Richard, qui nous a suggéré de publier ce texte d'homélie qui l'a vivement impressionné : « Il faut que ce soit partagé à d'autres que nous ». Son auteur, professeur à la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'université Laval, nous l'a aimablement transmis. Il nous semble, à nous aussi, qu'il amalgame fort bien tant les précisions théologiques et exégétiques que les incidences très contemporaines. R.T.

Évangile du jour : Marc 13, 24-32 (traduction de la TOB)

En ces jours-là, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles se mettront à tomber du ciel et les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées. Alors on verra le Fils de l'homme venir dans la nuée, avec grande puissance et grande gloire. Et alors il enverra ses anges pour rassembler ses élus des quatre vents, e l'extrémité e la terre à l'extrémité du ciel.

Du figuier, retenez cette parabole. Dès que sa ramure devient flexible et que ses feuilles poussent, vous comprenez que l'été est proche. Ainsi vous, lorsque vous verrez cela arriver, vous comprendrez qu'il est proche, à vos portes. Vraiment, je vous le dis, cette génération ne passera pas sans que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront point. Quant à la date et l'heure, personne ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni même le Fils, personne sinon le Père.

Homélie

Depuis toujours, aussi bien dans les temps anciens qu'aujourd'hui, les êtres humains ont été fascinés par la fin du monde. Ils ont toujours aimé se représenter ce que pourrait être la fin du monde et même, paradoxalement, se «faire peur» devant la fin du monde. Car on est toujours à la fois fascinés et craintifs devant ce dont on appréhende la réalisation sans en connaître la nature. Aujourd'hui, la représentation de la fin du monde est prise en charge par les formidables moyens techniques qui sont à notre disposition, comme, par exemple, l'imagerie informatique. C'est ainsi que, depuis quelques jours, on passe à la télévision la bande annonce du film *2012*, qui nous promet une fin du monde encore plus extraordinaire et plus terrifiante que toutes celles qui nous avaient été annoncées jusqu'à maintenant.

Dans le monde ancien, il n'y avait ni imagerie électronique ni cinéma. On en était en quelque sorte réduit à son imagination, et chacun faisait marcher son imagination avec ce qu'il avait sous la main. On s'inspirait donc des catastrophes et phénomènes naturels, tremblements de terre, éclipses, raz de marée, pour se représenter ce à quoi pourrait ressembler le bouleversement final. On pouvait aussi nourrir son imagination des guerres, révolutions et troubles sociaux qui ne manquaient pas à cette époque, comme aujourd'hui, d'ailleurs. Et le tableau de la fin du monde qu'on se forgeait ainsi, on le consignait dans des récits, des légendes et même des livres qu'on appelle

«apocalypses». De telles productions, on en trouve partout dans le monde ancien, aussi bien chez les païens, Égyptiens ou Grecs, que chez les Juifs. Cette littérature-catastrophe était particulièrement populaire dans le monde judéen, à l'époque de Jésus. Dès lors, quand on voit Jésus annoncer à son tour les signes de la fin du monde, il s'inscrit dans un courant, dans ce qu'on peut appeler un «genre littéraire» qui était bien de son temps.

Si on en restait à ce niveau, il n'y aurait rien de bien original dans le message que nous livre Jésus à la fin de l'évangile de Marc: ce ne serait qu'un récit-catastrophe de plus, à côté de bien d'autres qui sont encore mieux réussis et plus effrayants. Il faut plutôt aller au-delà du texte et chercher à découvrir comment Jésus se situe face au thème commun de la fin du monde. Il nous communique tout d'abord un message d'une grande importance: il ne faut pas considérer notre monde, notre univers, comme un absolu, ni le couper de Celui qui lui a donné origine, qui en est le but ultime et qui conserve sur lui toute autorité. Ensuite, Jésus coupe l'herbe sous le pied de ceux qui, de son temps comme de nos jours, profitent de la fin du monde comme de leur fonds de commerce. Car, ce qui est vraiment terrifiant et excitant, ce n'est pas tant de savoir qu'il y aura fin du monde, mais de nous faire dire *quand* cela doit se produire. Aux dernières nouvelles, il paraît que le calendrier Maya la prédit pour le mois de décembre 2012! Avis à ceux qui ont encore des projets à réaliser: dépêchez-vous, le temps est raccourci ! (NDLR : ici, rires de l'assistance) Sur cette question du «quand», Jésus, de façon assez surprenante et même très habile, déclare que ni les anges ni même le Fils ne connaissent le jour et l'heure. Il désamorce ainsi une bonne partie des mythes et des constructions imaginaires entourant la fin du monde.

Mais surtout, Jésus ramène cet événement cosmique à une dimension personnelle, celle du croyant qui s'engage à sa suite et qui accueille sa parole, une parole qui n'en est pas une de catastrophe mais d'amour et d'ouverture au Seigneur de la vie, maître des temps et de l'histoire. C'est un peu comme s'il nous disait: vous vivez dans un univers marqué par le changement, la naissance et la mort, le passage du temps – dont nous faisons tous l'expérience – mais sachez que le Fils de l'homme est déjà tout proche, à votre porte. Le Fils de l'homme, c'est-à-dire le Christ, le Seigneur ressuscité et glorifié, maître de nos vies, notre espérance et notre joie. C'est le même message que nous livre l'Apocalypse de Jean: «Voici que je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi» (Ap 3,20). C'est aussi ce que nous proclamons à chaque eucharistie, après la consécration: «Nous attendons que tu viennes. Viens, Seigneur Jésus!»

Nous vivons dans un monde qui passe, c'est ce que l'expérience quotidienne nous montre; dans un monde qui n'est pas éternel, c'est ce qu'affirme notre foi. Mais cela doit être pour nous source non d'angoisse mais d'espérance, car le Seigneur ne se tient pas seulement au terme de l'histoire, comme un juge, mais, comme un compagnon, il est présent à nos côtés tout au long de notre histoire personnelle et collective.

Amen.

Paul-Hubert Poirier, prêtre
Paroisse Saint Jean-Eudes, Québec